

Babel after the war

Opéra de chambre, musique de Xavier Dayer sur un livret d'Alberto Manguel (Théâtre de Vevey, 15 et 16 mai 2014)



« Babel after the war », mise en scène de Lorenzo Malaguerra. Photo : Léandre Séraïdaris

Au mois de mai, le théâtre de Vevey a proposé à son public, en coproduction avec l'AlterEgo (Vevey), Musicatreize (Marseille) et la compagnie monthey-sanne Le Troisième spectacle, l'opéra de chambre de Xavier Dayer (musique) et Alberto Manguel (livret) *Babel after the war*.

C'est à un combat contre la discrimination qu'invite la lecture de Manguel du mythe de Babel, particulièrement opportune à une époque où l'on assiste, partout en Europe, à la montée en puissance de forces obscures paraissant s'extirper du tombeau de l'histoire pour nous enjoindre de purger notre *Lebensraum*. La pertinence du livret, qui situe les protagonistes — cinq requérants d'asile — face aux juges qui vont décider de leur sort nous rappelle à quel point les aspirations (ingénues ?) à l'absence de frontières et à la disparition de toute forme de discrimination sont loin d'être satisfaites.

La musique de Dayer, confiée au quatuor Pour la fin du temps (clarinette, piano, violon, violoncelle) et à huit chanteurs exprime cette angoisse — cette impuissance de l'ange de l'histoire confronté aux caprices du « progress » qu'évoquait Walter Benjamin. Fidèle à son style, Dayer élabore une forme toute en différentes densités, engendrant l'atmosphère glaciale et effrayante d'un

cauchemar. Le traitement de la voix traduit tantôt, au travers d'un lyrisme exceptionnel, le drame existentiel des requérants, et tantôt, par la répétition, l'inflexibilité et l'insensible froideur des juges. Insistant sur l'incompréhension des langages, *Babel after the war* ne se réduit pas à une métaphore de positions politiques différentes, mais peint le délire d'aliénation de l'homme contemporain : Dayer en est pleinement conscient quand la structure aboutit au tutti final, dont les temporalités et les plans musicaux, soulignés par la mise en scène de Lorenzo Malaguerra, s'avèrent l'apogée d'un éloignement désastreux.

L'interprétation musicale remarquable, de l'Ensemble Musicatreize (Céline Boucard, Anne Périssé dit Préchacq, Mareike Schellenberger, Marie-George Monet, Vincent Ordonneau, Xavier de Lignerolles, Patrice Balter, Jean-Manuel Candenet) accompagné d'Elsa Dorbath (violoncelle), Victoria Harmandjieva (piano — et par ailleurs directrice artistique), Francesco D'Orazio (violon) et Jean-Samuel Racine (clarinette) sous la direction de Roland Hayrabedian, se révèle une expérience qui frappe par son actualité et interpelle le public : *muss es sein ?*

Nemanja Radivojevic

Sous écoute

Festival ManiFeste (IRCAM, Paris, du 11 juin au 10 juillet 2014)

Qu'on se rassure tout de suite : la « transgression » qui sert de poteau indicateur à cette édition 2014, n'est pas à saisir dans le sens littéral qu'en donnait jadis Georges Bataille. Ce « Festival, académie, portes ouvertes » invite à effacer les frontières du champ musical pour y faire pénétrer d'autres domaines des arts et de la connaissance comme la poésie, le théâtre, la danse, l'image, la philosophie... Difficile de dégager derrière le concept centrifuge une ligne de force reliant la figure tutélaire de Michel Foucault et Pierre Guyotat ou des compositeurs comme Philippe Leroux, Chaya Czernowin ou George Benjamin. Le festival reprend cette année la formule des concerts-académie, en y ajoutant un atelier de composition, des master-classes de direction ainsi qu'un espace de réflexion autour du colloque international « Foucault(s) 1984-2014 ».

Avec *Joyeux animaux de la misère*, le dernier opus de Pierre Guyotat, s'ouvrait le premier « Grand Soir » du festival. Hésitant entre lecture et performance, la confrontation de Stanislas Nordey à cette langue difficile et saturée aurait pu aisément se passer de la peu discrète électronique d'Olivier Pasquet. En soulignant les stéréotypes de l'écrivain, le son se borne à une redite d'un propos déjà riche en redondances et qui ne heurte plus depuis longtemps la fameuse « sensibilité des jeunes spectateurs ». Mêmes impressions pour la pièce *Seven songs for sunrise* d'Helmut Oehring, en accompagnement au film de Friedrich Wilhelm Murnau, *L'Aurore* ; la proposition musicale oppose une force de résistance et de perturbation à la dramaturgie intrinsèque des images. Dans l'espace de projection on peut goûter la performance de l'artiste allemand Robert Henke. Ces *Fundamental Forces* sollicitent la perception visuelle autant qu'auditive, en focalisant sur l'accélération du mouvement et le jeu de structures flottantes.